

La fenêtre dangereuse : (fin)

Autor(en): **Raucourt, Jean / Beaucourt, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 34

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197706>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ordinaire ; il apprend d'elle qu'elle n'est pas mariée.

— Au fait, lui dit-il, tu passes devant le poste de Potsdam ; charge-toi de ce billet que je vais écrire, promets-moi que tu le donneras toi-même au commandant, et tu garderas pour ta peine un écu.

La fille, qui connaissait le caractère singulier du roi, lui promit tout ce qu'il voulait ; mais, inquiète instinctivement, elle n'entra pas à Potsdam et changea de chemin.

Elle trouva près de là une petite vieille, à laquelle elle remit le billet et l'écu, en lui recommandant de bien faire la commission sans délai, l'avertissant que c'était de la part du roi et qu'il s'agissait de choses importantes.

La vieille se hâta de se rendre au poste et de demander le commandant. Celui-ci ouvrit le billet. C'était l'ordre très précis de faire, sur-le-champ, épouser la commissionnaire à tel grenadier, qui y était nommé.

La pauvre vieille, veuve depuis longtemps, fut très surprise de ce résultat, mais elle se soumit aux ordres du roi de bonne grâce, tandis qu'il fallut employer l'autorité, les menaces et les promesses pour vaincre la répugnance et calmer le désespoir du soldat.

Ce ne fut que quelques jours après que Guillaume, venu pour admirer le grand couple qu'il avait fait marier, sut qu'il avait été joué par une paysanne défiante, et comme le soldat était inconsolable d'avoir été uni à une vieille femme, il ordonna le divorce entre les deux époux.

Le troisième centenaire de Van Dyck.

Chacun sait que la Belgique est la patrie des trois grands peintres Van Dyck, Rubens et Teniers. La ville d'Anvers vient de célébrer par de grandes fêtes le troisième centenaire de la naissance de Van Dyck. Des artistes peintres, venus de toutes les parties du monde, ont rendu un hommage touchant à la mémoire du grand artiste. Voici un extrait des détails biographiques publiés à ce sujet par le *Petit Parisien* :

« Van Dyck fut, avec Rubens, le plus grand peintre de l'école flamande. Rubens fut l'initiateur, le créateur ; Van Dyck fut l'initié, l'apôtre. « Plus noble que Rubens dans le choix des formes, a dit un critique, Van Dyck eut peut-être moins de défauts que son maître, mais peut-être aussi moins de grandeur.

» Comme portraitiste, il partage la première place avec le Titien et Velasquez.

» Van Dyck est le plus élégant de tous les peintres de portrait qui aient existé. Léonard de Vinci est plus intime et plus expressif, Raphaël plus correct, Titien plus superbe, Rubens plus ample, Velasquez plus fantasque ; mais ni eux ni d'autres n'ont surpassé le goût exquis de Van Dyck.

» L'artiste fit un long séjour à la cour du roi d'Angleterre Charles Ier, qui le nomma son premier peintre, lui assigna une pension de 200 livres sterling, lui donna un logement d'hiver, une résidence d'été, et voulut même lui faire bâtir un hôtel particulier à Londres. Ces marques éclatantes de la faveur royale créèrent à Van Dyck une situation exceptionnelle : il vit bientôt affluer chez lui les ministres, les courtisans, les chambellans, les pages, tous les grands seigneurs et toutes les grandes dames de la Cour, qui venaient lui demander leur portrait.

» Pour suffire aux innombrables commandes qui lui arrivèrent, il adopta, si nous en croyons ses historiographies, la manière d'opérer suivante : « Il donnait jour et heure aux personnes qu'il devait peindre, et ne travaillait jamais plus d'une heure par fois, soit à ébaucher, soit à finir ; son horloge l'avertissant de l'heure, il se levait, faisait la révérence à la personne, comme pour lui dire que c'en était assez pour ce jour-là, et convenait avec elle d'un autre jour et d'une autre heure. Après quoi, son valet de chambre lui venait nettoyer ses pinceaux et préparer une palette nouvelle, pendant qu'il recevait une autre personne à qui il avait indi-

qué une heure. Il travaillait ainsi à plusieurs portraits en un même jour, avec une vitesse extraordinaire. »

Histoire de la nation suisse, par B. Van Muyden. H. Mignot, éditeur, à Lausanne. — La 13^e livraison, qui a paru récemment, nous donne, outre une table très détaillée des matières traitées dans le deuxième volume, un répertoire chronologique, une table des figures et un répertoire alphabétique des noms, des personnes et des lieux, qui rendent les recherches des plus faciles.

Nous y remarquons ensuite un coup d'œil excessivement clair sur la Révolution française, sur ses causes et ses exagérations, sur ses crimes comme sur ses bienfaits. Quelques pages nous mettent au courant de ce grand événement qui fit table rase du passé de la France et dont le contre-coup, en Europe, fut considérable ; elles nous montrent les idées généreuses des promoteurs de cette révolution faire leur chemin dans notre patrie, qui préparait sourdement son émancipation. On marchait à grands pas vers la Révolution helvétique, dont les études fournissent à M. Van Muyden le sujet d'une étude fort intéressante.

Nous assistons de même au mouvement révolutionnaire, aux différentes luttes des divers partis qui ne cessèrent d'agiter la petite république de Genève pendant une grande partie du XVIII^e siècle.

Les dernières pages sont consacrées à *Chenauv*, de Fribourg ; à la fondation du Club helvétique à Paris, et à la propagande révolutionnaire dans le Pays de Vaud. En résumé, lecture très attachante, très instructive.

La fenêtre dangereuse.

PAR JEAN RAUCOURT

(F.in.)

Et pourtant, Fernand Dubois avait vainement essayé de noyer sa douleur ; chaque jour il s'apercevait qu'il aimait davantage sa sévère voisine.

L'été avançait ; déjà août accablait Paris de sa lourde atmosphère.

Depuis quelque temps, Adèle, débordée de besoin, veillait fort tard, laissant, même la nuit, sa croisée entrouverte.

Une lueur d'espérance traversa à ce moment le cœur de Fernand Dubois ; un souvenir venait de frapper sa bouillante imagination : celui d'une soirée à l'Opéra, où un machiniste de ses amis l'avait fait assister à *Roméo et Juliette*.

— Ah ! la belle idée ! s'écria-t-il.
Et, le jour même où elle jaillit dans son cerveau, il mit sa petite combinaison en œuvre pour la nuit suivante.

Pourquoi n'imiterait-il pas Roméo escaladant jusqu'au balcon de sa Juliette ?

Il calcula à peu près la distance qui le séparait du mur voisin et assembla deux échelles. Et, vers minuit, — lorsque la maison fut tout à fait endormie, sans autre lumière que celle de la fenêtre ouverte où travaillait encore courageusement Adèle Berger, — Fernand, qui avait eu la précaution de laisser sa chambre dans l'obscurité, posa doucement, sans le moindre bruit, son chemin suspendu sur l'entablement des deux croisées. Puis, il se mit hardiment en marche par cette voie aérienne, se rendant chez sa cruelle amie.

Quelques secondes plus tard, il était arrivé au bout de sa dangereuse escalade. Tout frissonnant de bonheur, il admirait le visage paisible d'Adèle Berger, dont les paupières baissées dessinaient une ombre meurtrissante sur les joues pâles par la fatigue des longues veillées, ses petits doigts courants agiles sur l'étoffe. Et le jeune homme retenait à grand-peine sa respiration pour ne pas éveiller l'attention de la chère créature... Quand, par malheur, son pied glissa sur un échelon !

Et un cri d'effroi lui échappa, tandis qu'il essayait instinctivement de se cramponner à la barre de la fenêtre.

A ce cri, troublant le grand silence de la nuit, Adèle fut prise d'une peur indicible...

Brusquement, elle se jeta sur les volets de la fenêtre et aperçut une ombre. — celle d'un homme qui s'agitait derrière l'entablement, s'accrochant des deux mains à la barre...

Sans se rendre compte de qui voulait pénétrer chez elle, elle ferma violemment sa fenêtre... La

secousse se répercuta sur l'échelle... Et, brusquement, Fernand fut précipité dans le vide et vint s'abattre sur le pavé de la cour.

Bientôt c'était tout un grouillement dans la cour, puis dans l'allée de la maison.

Le concierge, sa femme, puis une douzaine de voisins, éveillés en sursaut par les cris du pauvre Fernand et descendus en toute hâte, entourant le blessé et, avant même de le soigner, essayaient de le faire parler, d'obtenir un mot d'explication sur sa mésaventure, sur sa chute, sur ces deux échelles brisées trouvées auprès de lui.

Mais lui ne demandait qu'une chose :
— Qu'on me remonte chez moi !... Qu'on me remonte !... Et qu'on aille me chercher un médecin !

— Et qui vous soignera ? s'exclamait la concierge, tandis que son mari s'éloignait... Qui vous soignera si vous avez la jambe cassée ?... Vous feriez bien mieux de vous laisser transporter à l'hôpital !

Vainement, en effet, on avait essayé de le mettre debout ; il retombait aussitôt, et suppliait avec irritation :

— Mais remontez-moi donc chez moi... Je vous en prie !... Qu'on m'étende tout de suite sur mon lit !...

Mais on n'osait rien faire, tant que le concierge n'était pas revenu.

Il reparut enfin, accompagné d'un agent de police et d'un médecin que l'agent était allé requérir.

Dès le premier examen, le médecin confirmait toute l'étendue du malheur de Fernand.

— Oui, ce pauvre garçon a la jambe cassée.

— Alors, qui va le soigner ? reprit la concierge... Il vit tout seul, ce jeune homme... Sa famille est en province...

Et le médecin, à son tour, prononça la sentence terrible :

— Dame ! il vaudrait certainement mieux le porter à l'hôpital !

Mais déjà Fernand se redressait sur ses poignets pour protester, avec toute l'énergie dont il était encore capable :

— Non, non ! je ne veux pas !
En ce moment, une figure animée de la plus exquise compassion se pencha vers lui ; et, très douce, mais très ferme, Adèle Berger ordonna :

— Non, non, pas à l'hôpital !... Qu'on le porte chez lui, comme il le demande !...

— Eh ! répéta la concierge avec entêtement, qui le soignera ?... Qui lui fera sa cuisine ?... Qui ?...
— Moi, madame, moi ! déclara nettement la petite passemoutière.

Et elle ajouta en rougissant :

— Il faut bien s'aider entre voisins !
Et Fernand, transporté de bonheur, malgré sa souffrance, murmura :

— Que vous êtes bonne... et que je vous aime !
Et ses yeux s'agrandirent, comme s'il voulait mieux y fixer l'image d'Adèle Berger, — enfin vaincue !

Puis, il s'évanouit...

— Eh ! mais vous voilà guéri, monsieur mon voisin ! s'écriait Adèle Berger avec le plus joli enjouement ; je crois bien que, la semaine prochaine, vous n'aurez plus aucun besoin de moi !...

C'était six semaines plus tard, par un après-midi tout triste, tout humide, en une de ces heures où la solitude est particulièrement lourde ; aussi, ces simples mots avaient-ils tout de suite arraché des larmes à Fernand Dubois.

— Oh ! mademoiselle, prononça-t-il avec le plus douloureux accent de reproche, mademoiselle !...

Eh quoi ! parce qu'il était à peu près debout, parce qu'il allait de son lit à son fauteuil placé près de la fenêtre rien qu'en s'aidant un peu de son bras, ça allait en être fini de leur jolie intimité, de ces heures exquises où, pour mieux le surveiller, elle apportait son ouvrage dans sa chambre, des lectures qu'elle lui faisait le soir, des soins si simples et pourtant si délicieux dont elle l'entourait ?...

Et elle osait dire cela presque gaiement !
Fernand en était désespéré.

— Oh ! mademoiselle, alors... alors, s'écria-t-il, ce serait à retomber malade !

Mutine, elle dit :

— Ah ! pardon ! ce ne serait plus ma faute alors, et je n'aurais plus le devoir de vous soigner !

Lentement il demanda :

— Ce n'est donc que... par devoir... que vous avez été si bonne ?

Jamais, depuis le terrible et bienheureux accident, il n'avait osé lui manifester d'autre sentiment

que sa respectueuse reconnaissance, — bien que, plus d'une fois, il eût cru voir, au milieu des soins fraternels dont l'entourait Adèle, paraître une tendresse plus vive.

Il ne fallait plus effaroucher l'oiselet; ne se prendrait-il pas de lui-même, insensiblement ?

Mais, pour cela, il importait que rien ne fût changé à leur intimité.

— Voulez-vous être sage! répondit Adèle... Allons! étendez-vous bien sur votre fauteuil!... Vous avez votre journal; moi, ma besogne... Ah! çà!... ah! çà!... que faites-vous donc ?

Fernand avait pu à peu glissé du fauteuil et était tombé à genoux, un peu lourdement.

— Mais voulez-vous bien vous relever !

Et elle le prenait par les épaules et tâchait d'avoir l'air courroucé.

— Non, non! déclara-t-il, je ne me relèverai que si vous me promettez que, pour vous voir, je ne serai plus forcé de faire comme Roméo au balcon de Juliette.

— Est-ce que vous avez envie de vous briser l'autre jambe? répliqua-t-elle toute cramoisie.

— Mademoiselle, c'est mon pauvre cœur qui est brisé!... Par pitié, ne me quittez plus jamais!... Soyez ma femme!... Vous êtes orpheline; je suis seul à Paris; unissons nos deux existences... Je vous aime depuis que je vous ai vue... Je me remettrais à faire des bêtises si vous ne vouliez pas m'épouser!... Par pitié!...

Toute souriante, elle le força à se relever; et quand il fut de nouveau bien étendu sur son fauteuil, elle le menaça du doigt:

— Mais, fit-elle, serez-vous un mari bien sage, bien obéissant, monsieur, bien fidèle à votre... maison?... et sera-ce votre femme que vous écouteriez... ou vos camarades?...

Il tendit les bras vers elle.

— Oh! vous voulez bien? s'écria-t-il... Vous voulez bien, dites?... Par pitié pour un pauvre garçon qui vous aime de tout son cœur!

Elle se laissa un peu aller sur sa poitrine, et elle dit gravement:

— Non... Pas par pitié!... Par amour!

Le pont de Tsessé.

Ai-vo z'ào z'u ètà pè Tsessé? Petètrè bin què na se, per hazà, vo demàorà pè Romairon àobin pè lè Bioux, que sont don tot à l'autro bet d'ào canton dè Vaud et dè cé veladzo que vo dio!

Mà, breffe! lo sèdès-vo, àobin lo sèdès-vo pas, vo derè què Tsessé est 'na galèza coumouna tot ào confin d'ào Valà, proutso d'ào Rhoùno et io ia prào bou po fèrè d'ài syndico, allà pi! quand bin lè dzeins dè stu veladzo sont on bocon reniyi pè clliào d'ài z'einverons, que lào diont lè Turques, et vo z'è dza de ia on part d'ans porquiet.

Se clliào dè Nàovela, que sont tot proutso, sè redressont po cein que l'ont dein lào veladzo lo menistre et lo conseiller et se sè fotont on bocon dè clliào dè Tsessé ein lào deiseint lè Turques, n'ont tot parà pas à fèrè tant lè fiertons, leu que l'ont batsi lè *lovà*, po cein que lào z'ermaillès, à cein que paret, froumelhiont dè cllia vermena.

Don, quand on est pè Tsessé et qu'on v'ào allà su lo Valà, on est d'obedzi dè passa lo Rhoùno su on vilho pont ein bou, couv'ài avoué on t'ài, que cein est prào coumoudo po sè mettrè à la chotta quand vint 'na carra.

N'ia pas onco tant grantein, n'ia v'ài min dè pont perquie et, lè z'autro iadzo, n'ia v'ài po passa lo Rhoùno, à Tsessé, que n'espèce dè liquietta avoué quiet on vo fas'ài travaissà dè la part delé ein payeint cauquies bates à cé que lo menavè. Et n'ètai què justo, kà lo gaillà lè z'affanavè prào!

Mè rassovigno qu'on bon vilho mè des'ài

* Le *lovà*, d'après les gens de la contrée, est un ver provenant des œufs de la mouche appelée communément « mouche des tumeurs des bêtes à cornes » et qu'elle dépose, grâce à une sorte de dard dont elle est pourvue, dans la peau de certains bestiaux. La partie atteinte s'enfle ensuite et s'élève comme une bosse. Lorsque le ver est arrivé à sa grosseur, il sort par l'ouverture qu'il pratique à cette tumeur et se laisse tomber à terre.

qu'èin '15, quand lè z'Autrichiens, qu'ètiont adon pè lo Valà, et qu'ètiont passà per tsi no po allà arrètà Napoléon que voliavè mettrè l'Uropa à fu et à sang, aviont bo et bin d'ài passà lo Rhoùno dein l'èdhie, que lào tsévau eimpattavont tantqu'ia la panse. Adon, coumeint clliào kaiserlicks aviont d'ài campà on part dè dzo dein lè z'einverons, cé bon vilho mè contavè assebin què clliào sordà sè geinavont pas per lè: l'eintravont tot dr'ài dein lè z'hotò, guegnivant amont lè tsemenà et fasiont signe ài dzeins dè lào decheindrè oquie. Et faillà cein vairè! l'agaff'avont lè jambons tot crus, fasiont duès moocès dè 'na bocllia dè sàocesse ào fèdzo et on quartai dè lard dè doze livres eintre on part dè leu ne lào montavè rein; vo croussivant cein avoué la penna, coumeint se n'aviont rein medzi tandi 'na se-nanna et lào z'ein faillà cottè que cottè; assebin clliào pourro dzeins dè per lè, qu'aviont fé bouséri cauquies dzo devant, ètiont, ma fai, bin à pellièrè.

Po ein reveni ào vilho pont dè Tsessé, vo derè don que n'est qu'èin 40 que sè sont dècidà dè lo fèrè et l'est 'na sociètà, avoué d'ài z'acqhenéro, qu'a prai l'affèrè ein mans.

Adon, quand lè herpentiers sont b'otsi cé ovràdzo, clliào d'ài comitè sont z'u vairè se lo pont ètai fé d'après lo dévi, vairè se n'ia v'ài rein à rederè, recognàitre lo travau et payi lè màitres.

Lo dzo io l'ài sont z'u, l'ont fé 'na petita fètà; clliào dè Tsessé aviont amenà on bosset dè vin et coumeint on poivè bairè po rein cé dzo quie, 'na boun' eimpartia d'ài dzeins dè la coumouna l'ài sè trovànt assebin.

— Eh bin! què dis-tou dè cé pont? se fe lo présèideint d'ài comitè ein trinqueint avoué lo sergent, que cogness'ài du grantein.

— Ye dio que po on pont, l'est on tot galé pont; mà ye sondzo à oquie, dese lo sergent, ein sè gratteint derr'ài n'orolhiè.

— Et à quiet?

— Mè peins'è, repond l'autro, que vo z'ài rudameint bin fé dè fèrè cé pont dinse, ein trava d'ào Rhoùno, kà se vo l'avià fé autrameint, ye vu derè ein long, jamè vo n'ein arià vu lo bet.

La découverte de l'Amérique.

Voici comment un farceur racontait l'autre jour cet événement:

Vous savez que Christophe Colomb était un grand ami du roi d'Espagne: ils étaient comme deux doigts de la main. Un jour qu'il alla faire visite à son souverain, il trouva celui-ci qui mangeait des œufs cuits dur avec du sel et du poivre. Ferdinand, de joyeuse humeur, dit à son ami qu'il se plaisait parfois à taquiner:

— Toi qui sais tout, Colomb, je parie que tu ne fais pas tenir cet œuf sur sa pointe.

— Ça dépend... Combien paries-tu? demanda Colomb, qui était un tout malin.

— Une bouteille de mon meilleur Champagne, si tu veux.

— Va qu'il soit dit, fait Colomb.

Et prenant l'œuf, il frappa légèrement sur sa pointe en le posant sur la table. L'œuf resta debout.

Le roi épaté lui dit:

— Ça y est, y a pas... Alors puisque tu es si rusé que ça, je suis sûr que tu saurais me découvrir l'Amérique.

— Peut-être, que dit Colomb. Si tu me donnes un bon vaisseau, on pourrait essayer.

Le roi ne chinda pas; il mit à la disposition de Colomb un de ses meilleurs navires.

Alors Colomb tout content fit voile du côté où pensait que se trouvait l'Amérique. Et le voilà parti. Mais au bout de deux ou trois mois, ses matelots ne voyant rien venir, se mirent à marronner. Et l'un deux regardant l'horizon

s'écria: « Y a pas plus d'Amérique par là que sur ma main. Il faut nous retourner, c'est ce qui a de mieux à faire, sans quoi on met tout en tiupesse sur le vaisseau! »

Colomb voyant que ça pourrait mal tourner leur dit:

— Il faut avoir un peu de patience, mes amis. Voyons, venez avec moi dans ma cabine prendre un verre de riquiqui.

Et ça remit bientôt tous nos gaillards de bonne humeur.

Enfin voilà qu'un beau matin, un des matelots — justement celui qui avait tant marronné — vint dire à Colomb: « Dites donc, notre maître, je viens d'apercevoir la terre! »

— Bah!... Alors c'est l'Amérique, y a pas d'erreur!

Colomb arrive immédiatement sur le pont et ne tarde pas à voir le rivage tout couvert d'hommes aussi noirs que de l'encre. Il leur crie: « Hé! les amis, est-ce ici l'Amérique? »

— Aloo!

— Bon, bon, fait Colomb. Je suppose que vous êtes des nègres.

— En effet.

Puis le chef des noirs ajoute: « Je suppose que vous êtes Christophe Colomb?... »

— Juste! vous avez deviné.

Alors le chef des noirs se tournant vers les siens leur dit: « Cette fois, ça y est, nous sommes découverts. »

Il y avait là une musique allemande qui joua un beau morceau pendant le débarquement; ça mit tout de suite de la diété et tout se passa pour le mieux. Et c'est depuis là qu'on met cinq continents sur la carte de jographie.

Piqûres d'insectes.

La piqûre des insectes est généralement douloureuse et fait souffrir assez longtemps si on n'y apporte remède. Il faut tout d'abord arracher promptement l'aiguillon qui reste toujours dans la plaie et qui, par un mécanisme ingénieux, s'enfoncé toujours davantage. Puis on applique aussitôt un peu de chaux vive en poudre ou une petite compresse d'alcali volatil.

Un homme compétent — nous devons l'avouer — nous a assuré que l'alcali n'avait aucun effet sur les piqûres.

Bref, si on n'a pas ces substances à disposition, on écrase des feuilles de persil, on en exprime le jus et on l'applique sur la plaie.

Pour détruire instantanément la douleur et l'enflure que produit la piqûre des insectes ou celle des orties, il suffit de la frotter avec le suc de la première plante aromatique qu'on trouve sous la main, comme thym, serpolet, menthe, marjolaine, romarin, etc.

Le chlorure de sodium, l'eau vinaigrée, l'essence de térébenthine, le sel en dissolution concentrée sont des remèdes d'un bon effet contre les piqûres. On assure même que la douleur ni l'enflure ne se produisent si l'on frictionne immédiatement la plaie avec de l'eau fortement salée. — Il faut s'abstenir absolument de gratter la place douloureuse.

Livraison d'août de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: Charles Monnard et le conflit franco-suisse en 1838, par Numa Droz. — Fausse route, par Eugénie Pradez. — Capri, par Ad. Ribaux. — Un grand écrivain suisse, Gotfried Keller, par F. Dumur. — Un congrès international. Les éditeurs à Londres, par Ed. Tallichet. — Le pont de bateaux, nouvelle de Jacob Frey. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, 1.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.